

NUMÉRO 20

0.75 LE N°

9 OCTOBRE 1915

LE FLAMBEAU



A. RAFFAËLO



ÉDITÉ PAR
Le Matin



LA vie des Arméniens depuis le début de la guerre n'a été qu'un long calvaire. On pouvait penser que ce peuple ne verrait jamais se renouveler les épouvantables massacres qui ensanglantèrent ses villes et ses villages, sous le règne du sanginaire despote qui mérita le surnom de « Sultan rouge » ; pourtant ses dignes successeurs qui sont en train d'achever les ruines nationales qu'il avait si bien commencées n'ont pas voulu rester au-dessous de sa cruauté et les massacres auxquels ils se livrent en Arménie dépassent les siens.

Peu de peuples parmi ceux qui se sacrifient pour la cause de la justice et de l'humanité éprouveront un soulagement égal à celui que ressentira le peuple arménien à se voir un jour régi par des institutions politiques appropriées à son caractère et à ses besoins.

Intelligents, courageux, fiers de leur nationalité, les Arméniens ne pouvaient être compris d'un gouvernement brutal de conquérants cosmopolites. Les manifestations pacifiques auxquelles ils se livrèrent à maintes reprises pour revendiquer leurs droits et obtenir des réformes furent toujours suivies de répressions plus ou moins violentes. Ils ne se découragèrent jamais et leur attitude actuelle prouve qu'ils ont l'espoir que cette guerre sera pour eux une guerre de délivrance.

À peine les ambassadeurs de la Triple-Entente avaient-ils quitté

Constantinople, le 31 octobre 1914, après les attentats des Turcs dans la mer Noire, que les troupes russes pénétraient en Arménie et s'emparaient de Bayazid, au pied du mont Ararat qui se trouve à l'intersection des frontières russe, turque et persane. Les Turcs ne s'attendaient pas à une aussi brusque offensive. Leurs garnisons d'Erzeroum et de Van n'étaient pas prêtes à riposter, ce qui permit aux Russes, pendant le mois de novembre, de placer leurs troupes de Transcaucasie tout le long de la frontière, depuis Batoum jusqu'à Bayazid. Ce n'est qu'en décembre que les Turcs ayant amené des renforts importants les tinrent en échec. Alors commença entre les belligérants une guerre de montagne à la frontière même. A la fin de 1914, les Russes remportaient de grandes victoires à Ardahan et à Sarykamysch.

Jusque là, les populations arméniennes n'avaient eu qu'un court espoir en voyant le retard des Turcs au début des opérations, mais cet espoir avait disparu devant leur résistance et l'audace même des plans de campagne d'Enver pacha. L'espérance leur revint avec les victoires des Russes ; de ce fait, profitant de la débâcle de l'ennemi, ceux-ci franchissaient la frontière et marchaient sur Erzeroum, dès les premiers jours de janvier 1915.

Les Arméniens n'allaient pas assister en simples spectateurs aux



L'EMBARQUEMENT

Les embarcations remplies d'Arméniens vont et viennent continuellement de la côte au croiseur Foudre où elles accostent

L'EMBARQUEMENT DES RÉFUGIÉS ARMÉNIENS



manœuvres de l'armée russe. Non seulement ils aidèrent celle-ci par tous les moyens en leur pouvoir, mais ils vinrent en grand nombre grossir leurs rangs. On ne compte pas moins de cinquante mille Arméniens ayant rejoint l'armée du tsar.

Immédiatement un régime libéral entretint leur enthousiasme : ils furent groupés, encadrés et commandés par les leurs. Mais en même temps que s'accroissaient les progrès des Russes, la situation des habitants des villes arméniennes devenait plus critique. Les Turcs ordonnaient coup sur coup l'évacuation d'Erzeroum et de toutes les localités de la région. Plus au nord et sur le littoral il en était de même : l'exode lamentable commençait le long des routes : tous les sentiers montagneux de la Grande-Arménie étaient sillonnés de malheureuses familles qui, par une cruelle ironie du sort, étaient obligées, pour fuir la guerre, de chercher un refuge vers l'ouest, c'est-à-dire vers l'Anatolie, pays de leurs bourreaux. Beaucoup, il est vrai, s'orientaient aussi vers la Petite-Arménie, à l'est de la Cilicie. Les villes d'Adana, d'Antioche, d'Alep comptent parmi leurs habitants un nombre important d'Arméniens.

Cependant les Russes renonçant à marcher sur Erzeroum et sur Van cherchaient à s'avancer le long de la côte de la mer Noire, tandis qu'une autre de leurs armées, pénétrant en Perse, occupa Tauris le 31 janvier 1915. Les opérations se déroulent dans ces deux directions extrêmes jusqu'au printemps, sans qu'il soit question du centre, lorsque au début de mai une insurrection arménienne formidable éclate à Van pour livrer la citadelle aux Russes.

Barricadés dans la ville, les Arméniens essayèrent le feu des troupes de Djemel pacha. Presque en même temps un soulèvement analogue se produisit à Zeitoun, petite ville au nord-est de la Cilicie. Malheureusement ces mouvements de révolte furent suivis d'une répression terrible : à Erzeroum, Dertchun, Eguine, Akn, Bitlis, Mouch, Zeitoun et Van des massacres d'Arméniens eurent lieu en même temps. Les habitants d'une centaine de villages autour de Van furent assassinés. La France, l'Angleterre et la Russie déclarèrent alors le 24 mai que, en présence des massacres commis par « la population kurde et turque de l'Arménie avec l'approbation et souvent l'aide des autorités ottomanes, elles tiendraient personnellement responsables desdits crimes tous les membres du gouvernement turc, ainsi que ceux de ses agents qui se trouveraient impliqués dans de pareils massacres ».

Une grande joie était pourtant réservée aux survivants de ces atrocités : le 28 mai, les Russes entraient à Van. Ils y furent reçus en triomphateurs et surtout en libérateurs ; le clergé arménien,



Les embarcations bondées de femmes et d'enfants viennent se ranger le long du croiseur Foudre. A l'échelle de la coupée tribord les marins français se passent les bébés de mains en mains et aident les vieillards à embarquer.

l'évêque en tête, les accueillit avec enthousiasme; les habitants chantaient l'hymne russe. Mais le sort des Arméniens ne faisait qu'empirer au fur et à mesure que les Russes s'avançaient dans le pays. Même loin de la région des opérations, les persécutions continuaient contre eux. Trente Arméniens étaient pendus à Angora. A Constantinople, le gouvernement ottoman sévissait contre une population inoffensive. Le patriarche d'Arménie était amené de force devant Talaat bey et renvoyé après une discussion très orageuse.

Rien n'ébranlait le courage de ce peuple opprimé par des maîtres indignes; des soulèvements avaient lieu parmi les habitants arméniens de plusieurs villes anatoliennes telles que Sivas et Kara-Hissar. Au cœur du pays turc, et en dépit des massacres qui infailliblement devaient répondre à leur insurrection, l'irréductible population arménienne se redressait devant son bourreau et lui criait sa haine. En même temps que Sivas et Kara-Hissar, Zeitoun, dont nous avons déjà parlé, s'était révoltée. Les journaux du Caire ont relaté le fait. Bien armés, les Arméniens de Zeitoun vinrent à bout des deux régiments que les Turcs envoyèrent contre elle. Alors le consul allemand d'Alep et le lieutenant de Djemal pacha qui commandait dans la région s'adressèrent au clergé arménien de la ville et promirent de respecter la vie de tous les fidèles si Zeitoun capitulait. Grâce à cette intervention, Zeitoun capitula; mais à peine les Turcs y étaient-ils entrés, qu'ils commencèrent à massacrer; la ville fut mise à feu et à sang; les derniers défenseurs s'enfuirent sur les montagnes, les femmes furent déportées dans la province d'Angora. Ces choses se passaient en juillet dernier... Zeitoun était le dernier vestige du royaume de la Cilicie arménienne fondé vers la fin du XI^e siècle.

Ainsi, pendant que la campagne se poursuit sur tout le front du Caucase et que les Russes envahissent peu à peu l'Arménie à travers les territoires de Van et de Bitlis, la révolte ne cesse de gronder parmi les Arméniens qui facilitent de cette manière la marche de leurs libérateurs; mais leur exode s'accroît de jour en jour. Ils ont pu fuir vers l'est ou vers les villes déjà occupées par les soldats du tzar.

Soixante mille ont gagné la région de Tiflis, une centaine de mille sont arrivés à Van que les Russes ont réoccupé, après avoir dû l'évacuer un moment devant les renforts amenés par les Turcs au lendemain de l'échec de Suez et de la dissolution de leur armée de Syrie.

Un certain nombre de ceux qui s'étaient réfugiés en Cilicie ont pu gagner l'Égypte et la Grèce à bord de bateaux américains.

Dernièrement, cinq mille d'entre eux, qui vers la fin de juillet avaient fui dans le massif du

Jeune Arménien armé d'un browning.



Ce spardeck babord présente un aspect misérable. Femmes et enfants s'y sont installés de leur mieux.



Type de femme arménienne, le revolver à la ceinture

Djebel-Moussa, au nord de la baie d'Antioche, furent recueillis par les croiseurs français qui tiennent le blocus des côtes de Syrie et transportés à Port-Saïd.

Après ceux-là, d'autres viennent d'être débarqués à Alexandrie.

Il ne se passe pas de semaine sans que des télégrammes annoncent de nouveaux massacres et de nouvelles déportations.

Devant la progression irrésistible des Russes en Arménie, les Turcs ont décidé de dépeupler le pays. Ils ont envoyé des milliers de familles en Mésopotamie, exécutant ainsi le plan du docteur Kohrbach qui engageait le gouvernement allemand à jalonner la ligne de Bagdad de cette population industrielle, gênante pour les Turcs; ils achèvent en même temps l'exécution du plan d'Abdul-Hamid qui consistait simplement à l'exterminer.

N'avions-nous pas raison de dire en commençant que la vie des Arméniens, depuis le début de la guerre, n'avait été qu'un long calvaire?

« L'Arménie turque n'existe plus, écrivait hier la *Novoié Vrémia*, presque toute sa population a été massacrée. Les victimes se comptent par centaines de mille. » Cependant on a pu voir dans ce bref exposé quel courage déploie ce peuple qui ne se laisse ni intimider par les menaces, ni abattre par les cruautés.

N'est-il pas digne de trouver enfin sous un régime éclairé la liberté de vivre qu'il aura si largement payée de son sang?

ANDRÉ DUBOSQ.